

TROISIEME PARTIE

L'ESPRIT DE SAINT-GABRIEL

I

LA REGLE

En fait de communautés religieuses, qui dit règle, dit esprit. La règle, il ne la faut point entendre au sens de la lettre qui tue, tandis que l'esprit vivifie ; elle concentre, en formules dont la sécheresse n'est qu'apparente, la pure essence de la vie d'un Institut. En soustrayant l'esprit à la mobilité des esprits, elle le sauve. Elle le garde des déviations, des interprétations fallacieuses, des revanches subtiles de la facilité, des révoltes ou des bouderies de la chair, des erreurs du jugement et des faiblesses du cœur. Elle fixe à chacun son rôle et son devoir, elle règle minutieusement le rythme de son existence quotidienne, mais pour garantir sa définitive libération. A la volonté qui a adhéré une fois pour toutes, et après mûre délibération, elle donne le moyen d'être fidèle à elle-même. Aussi bien ce texte si froid, pour peu qu'on le presse, laisse percevoir comme le départ d'une source jaillissante ou le joyeux tumulte d'un envol.

Ici à quel texte faut-il se référer ? La règle primitive, rédigée par Montfort, vraisemblablement en 1714, a disparu au début du généralat du P. Deshayes, détruite volontairement, selon le Frère Siméon qui at-

teste avoir vu l'ancienne règle¹. Depuis, comme on sait, sont venues les règles de 1830 et 1838. Cette dernière, promulguée en 1841 et qui mettait un Frère à la tête de l'Institut, a été plusieurs fois remaniée, complétée, refondue, pour aboutir aux constitutions définitives de 1910, accordées aux nouveaux canons de l'Eglise. Légère brochure dont le format ne couvre même pas le plat de la main, mais riche de substance.

Le but général des Frères — glorifier Dieu en travaillant à leur sanctification — se confond avec celui de tous les instituts religieux. Néanmoins, l'énumération des moyens comporte, après la pratique fidèle des vœux et l'observance exacte des constitutions, cette « vraie dévotion à la Sainte Vierge », chaîne d'or par laquelle les Frères se raccordent au foyer brûlant de la spiritualité montfortaine, expression insigne de leurs chères origines et de leur séculaire fidélité.

« Leur but particulier, ajoutent les constitutions, est de se dévouer à l'éducation et à l'instruction chrétiennes de la jeunesse, tout spécialement des enfants du peuple dans les écoles primaires. Ils s'occupent aussi de l'éducation des sourds-muets et des aveugles. » Il est à remarquer que nulle exclusion ne frappe l'enseignement secondaire, voire supérieur, qui reste ouvert aux Frères comme une modalité précieuse de leur apostolat pédagogique. Mais l'accent est vigoureusement mis sur l'école populaire, sur l'école primaire. Les autres formes d'enseignement sont susceptibles de multiplication et d'extension dans toute la mesure, mais dans la mesure seulement, où

1. Un des historiographes de Montfort, l'abbé Quérard, a recueilli, sur la cause de cette destruction, certains témoignages : « Le Père Deshayes, écrit-il, ayant dit plusieurs fois à ses Frères qu'il avait ramenés de Bretagne que cette Règle le gênait bien et qu'il ne savait comment réussir à la rendre pratique pour le but qu'il se proposait, c'en fut assez : l'un des frères étrangers dut la soustraire et la jeter au feu. C'est ce qui nous a été attesté par nombre de Frères. » *Vie du Père de Montfort*, tome IV, page 617. Selon Quérard, le P. Deshayes trouvait la Règle primitive « trop parfaite ».

rien sera pas altéré, dans le principe et dans les faits, la prépondérance donnée à l'enseignement primaire. L'éducation des sourds-muets et aveugles, sauf exceptions individuelles, sauf aussi la part faite à l'éducation artisanale, rentre dans le cadre de l'instruction primaire, dont elle est une des formes les plus originales et les plus émouvantes...

Les Frères sont appelés « de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel ». Ils sont de fait, dans leur masse, affectés à l'enseignement. La règle, qui le précise, établit cependant des Frères voués aux travaux manuels, dits couramment « Frères d'emploi ». Des uns aux autres, il n'y a nulle différence de hiérarchie, ni de préséance. Une même règle les régit tous. Les mêmes exercices religieux les appellent aux mêmes lieux, aux mêmes heures. Un même esprit les anime, une même fraternité les unit. Cela est si vrai que les constitutions ne contiennent aucun chapitre spécialement consacré aux « Frères d'emploi ». Ceux-ci ne se différencient des Frères de classe que par leurs occupations. Y exceller, tant par la compétence que par la conscience professionnelle, est, pour eux comme pour les autres, un moyen d'atteindre à la perfection religieuse, ou de s'en rapprocher. Tout travail, fût-ce le plus humble, le plus servile, est sublimé par sa destination divine et son intention surnaturelle ; il se situe et rayonne dans la lumière de Dieu. Que ce soit l'inaptitude à l'enseignement ou l'aptitude particulière à un emploi temporel qui les ait fixés dans le labeur de mains, les Frères, que la décision des supérieurs y a confinés, composent à leur manière le miel de la ruche commune.

Pour les uns comme pour les autres, l'esprit des Frères doit être envers Dieu, un esprit de foi, d'amour et de filiale confiance en sa divine providence. — Envers eux-mêmes un esprit d'abnégation, de sacrifice et d'humilité. — Envers leurs supérieurs, un esprit de filiale obéissance et de respectueuse soumission. — Envers les Frères, un esprit de sim-

plicité, de paix et de charité, qui fera de la congrégation une seule famille en Notre-Seigneur. — Envers les enfants et leur Institut, un esprit de zèle et de dévouement surnaturels ».

Et voici reparaître, en un article spécial, l'invocation majeure, le signe de ralliement : « L'Institut a pour Mère et Patronne la Très Sainte Vierge Marie... Les Frères seront heureux de se donner à Elle comme esclaves d'amour, par la parfaite consécration enseignée par le bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort. » Il va de soi, après cela, que les fêtes de la Vierge Marie qui s'espacent, comme les grains d'un rosaire, tout au long de l'année liturgique sont, à Saint-Gabriel, autant de fêtes de famille, surtout l'Annonciation, fête patronale de l'Institut, et l'Immaculée Conception. Il n'est véritable disciple de Montfort, chevalier de la Mère de Dieu, qu'en ce esclavage mystique dont ce saint disait qu'il est « le secret de sainteté ». Et quels sont les protecteurs particuliers de l'Institut ? La famille de la Vierge — saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim — puis son grand paladin dans la croisade des missions, Louis-Marie Grignion de Montfort, honoré à ce titre comme à celui de fondateur, et encore saint Gabriel, ange du Message — « Je vous salue, Marie, plein de grâce... ». Hors cette cohorte proprement mariale, il n'est protecteurs particuliers des Frères que deux anges gardiens dont les hommes se soucient peu. Cette dernière dévotion est, dans l'Institut, une importance capitale. L'esprit et la tradition débordent ici de beaucoup la lettre de la règle. L'ange gardien, auxiliaire du Maître, protecteur de l'enfant, est fréquemment invoqué comme tel. Le beau texte de l'Écriture : « Il t'a envoyé ses anges pour qu'ils te gardent en toutes tes voies », prend, à Saint-Gabriel, une plénitude insigne. Tout cela ne va pas à meubler les niches de statues, mais à introduire la vie profonde des Frères dans certains grands moments surnaturels. A la fin de ce premier chapitre des constitutions, où

est condensée l'économie spirituelle de l'Institut, un article spécial dégage les caractéristiques idéales de la spiritualité gabrieliste : amour filial pour la Vierge Marie, imitation des vertus de Montfort, en particulier de son zèle pour l'éducation chrétienne des enfants.

La courbe de la vie religieuse, dans l'Institut de Saint-Gabriel, est, à quelques détails près, celle que l'on observe dans la plupart des congrégations sans cléricature : Postulat de six mois, noviciat d'un an ou dix-huit mois, selon le jugement du supérieur qualifié¹, six années de vœux temporaires, puis profession perpétuelle, si l'épreuve est convaincante.

Le gouvernement de l'Institut, au poste suprême, est assumé par le Frère supérieur général et son conseil, en temps ordinaire, et extraordinairement, par le chapitre général. Le supérieur général, élu pour six ans, ne peut être immédiatement réélu que pour une seule période de même durée. Son conseil se compose des assistants généraux, au nombre de quatre, nommés pour six ans et indéfiniment rééligibles. Un secrétaire général, un économe général, un procureur général près le Saint-Siège composent, avec le supérieur général et son conseil, l'administration générale.

Un trait marquant de la forme du gouvernement chez les Frères de Saint-Gabriel est, à l'inverse de la formule des jésuites où le pouvoir du général est quasi absolu, une décentralisation très accusée. Et d'abord, le supérieur général et son conseil forment un bloc, dont procède l'autorité suprême plutôt que du supérieur général, pris individuellement. Les constitutions disent : « Le Frère supérieur général doit gouverner et administrer selon les constitutions de l'Institut » mais elles précisent ailleurs : « Le conseil général, et non le supérieur général seul, est la

1. Sur ce point, la lettre des Constitutions est actuellement dépassée, comme il sera précisé dans le chapitre suivant.

première autorité ordinaire de l'Institut. » En toutes affaires importantes, les assistants, réunis en conseil une fois par mois et aussi souvent qu'il est nécessaire, ont voix délibératives et non pas consultatives ; les décisions sont prises au scrutin secret et à la majorité des voix.

Le supérieur général n'en a pas moins autorité directe sur tous les Frères, et autorité indiscutée. Mais elle est remarquablement dépourvue de ces formes strictement hiérarchiques et administratives qui, ailleurs, l'expriment et la signifient. Le mode affectueux domine chez le chef, la déférence familière chez les subordonnés ; de ceux-ci à celui-là les contacts sont directs. Cela rend toute manifestation sévère de l'autorité pratiquement inutile. Nul ne lésine sur l'obéissance, mais celle-ci reste humaine.

Les supérieurs provinciaux ont, à l'égard du conseil général, la plus grande latitude dans l'administration de leurs provinces. Admission, formation et placement des sujets, dans leurs provinces respectives, visite des maisons, maintien de la discipline religieuse entrent dans leurs attributions et ils s'en acquittent avec la plus grande liberté de mouvements. Ils doivent sans doute soumettre leurs décisions au conseil général, en nombre de cas précisés par les constitutions, et notamment en ce qui concerne l'admission aux vœux temporaires ou perpétuels, mais il est exceptionnel qu'elles ne soient pas ratifiées. Si le supérieur a le droit d'imposer un sujet et en use, en certains cas, d'ailleurs très rares, c'est au provincial qu'il appartient de le nommer avec référence au conseil général. Le supérieur provincial retrouve d'ailleurs, à l'intérieur du conseil de la province, les limites à l'autorité personnelle que connaît, par l'intervention de ses propres conseillers, le supérieur général. Le vote y joue pour toutes résolutions importantes qui sont prises, ici comme là, à la majorité des voix.

Cette répartition de l'autorité sur plusieurs têtes n'en énerve pas le principe, en raison surtout de l'ef-

ficacité d'un esprit de famille qui soude les uns aux autres, par le jeu de l'amour fraternel, tous les Frères et se fait sentir à tous les échelons, du supérieur général au plus humble des Frères d'emploi. Cet esprit existe assurément, plus ou moins, dans toutes les familles religieuses, mais il est poussé, dans l'Institut des Frères de Saint-Gabriel à un point qui leur confère une féconde originalité. « L'esprit de l'Institut, disent les constitutions, étant un esprit de paix et de charité, les Frères vivront ensemble dans l'union la plus parfaite, s'aimant et s'aidant réciproquement ; ils écarteront avec soin tout sujet de querelle, ne se témoigneront les uns aux autres ni éloignement, ni mauvaise humeur... » Les circonstances m'ayant permis d'approcher de très près et longuement les Frères de Saint-Gabriel, j'ai pu constater que ce texte n'est pas lettre morte mais au contraire reste plutôt en deçà de la réalité vivante. Il va de soi que, comme partout où les hommes subissent, d'un bout à l'autre de leur vie, le contact continu de la vie communautaire, la misère de la condition humaine s'exprime ici, parfois, par des accès de mauvaise humeur, d'antipathie ou d'aigreur, mais cela est assez rare pour détonner violemment sur l'ambiance. Ce qui est courant — j'allais dire banal, à force d'être constant, — c'est, des uns aux autres, une amitié fraternelle, chaudement cordiale, détendue, pleine de franchise et d'abandon, et d'un dévouement réciproque que le détail fatigant d'une vie toujours pareille à elle-même n'use pas, une atmosphère telle enfin que les familles naturelles les plus unies nous en donnent le spectacle.

Encore que les affinités intellectuelles et morales y jouent leur rôle, le principe en est surnaturel, mais il n'en résulte aucune apparence de contrainte. Rien de plus agaçant pour le prochain que, chez tels dévots, une vertu mal digérée ; celle-là l'est bien. A force d'avoir occupé les profondeurs de l'être, elle prend, dans les gestes et les physionomies, le naturel de la

vie. Etre aimé en Dieu et pour Dieu, c'est chose admirable, et la plus désirable pour qui en est l'objet, mais agréable seulement si l'on n'a pas l'impression que, n'était Dieu, vous seriez envoyé à tous les diables. Or, un Frère qui rencontre un Frère, il semble que toutes les joies de l'amitié entrent en effervescence et l'apparence est bien conforme à la réalité. L'on pense à la belle remarque du Frère Eugène-Marie : « La charité de Jésus-Christ nous presse les uns contre les autres et c'est là ce qui fait notre force et notre vie. » Le supérieur lui-même n'est pas un être lointain et l'appui que les Frères prennent sur lui est bien celui, plein de confiance, du fils sur son père, un père qui est aussi un ami. Le respect joue, assurément, mais du supérieur aux subordonnés, les distances ne sont pas celles que j'ai pu observer ailleurs, et peut-être penserait-on, en d'autres Instituts, qu'elles ne sont pas ici suffisantes. L'expérience d'une familiarité de bon aloi — qui, même telle, comporte ses inconvénients — est poussée aussi loin que possible mais avec un rare bonheur. On n'en peut discuter que théoriquement le bien fondé. Dans la pratique, le résultat en est excellent.

C'est que cet esprit de famille a ses sources en deux caractéristiques majeures de l'Institut qui sont la simplicité et le dévouement total. Sur la simplicité, entendons-nous bien. Aux yeux d'un vain peuple, il n'est être simple que tant soit peu godiche. Signification dérivée que celle-là. Il faut ici se référer au dictionnaire « Simple. Qui n'est pas composé. Qui n'est pas double ou multiple » et à la surnaturalisation du Littré. Là-dessus, écoutons encore le troisième supérieur général de l'Institut, le Frère Eugène-Marie. Dans une de ses circulaires, il donne de la simplicité une claire définition : « Par simplicité, j'entends l'opposé de la duplicité : ce qui est simple est un. Le Frère simple à mes yeux n'est point un homme crédule et faible d'esprit : tant s'en faut ! C'est un homme qui va droit à son but... C'est un homme dominé par une idée à la réalisation de laquelle il subordonne tout ce qu'il est

et tout ce qu'il a, et au triomphe de laquelle il fait tout concourir. Cette unité de vues lui communique une énergie qui surmonte tous les obstacles ; car plus il y a d'unité dans une vie, plus il y a de force et de grandeur. » Il s'agit de cette « belle simplicité surnaturelle qui consiste à ne voir, à n'estimer, à ne sentir, à ne goûter, à ne vouloir que Dieu seul... Simplicité de notre esprit qui est l'œil de notre âme et ne voit que Dieu ; simplicité de cœur, qui n'aime que Dieu ; simplicité de volonté qui ne veut que Dieu ; simplicité d'action, qui ne travaille, qui ne s'applique qu'aux œuvres de Dieu : c'est-à-dire à celles-là seulement qu'il peut rapporter directement ou indirectement à la gloire de Dieu ».

Ceci soit dit sans préjudice d'une certaine simplicité d'ordre naturel, gagnée au contact constant avec les enfants, dont les Frères partagent toute la vie. De cette unité d'intentions, de vues, d'action, de cette volonté bien arrêtée de rejeter les complications, conventions, superfétations dont on encombre indûment la voie royale du royaume de Dieu, viennent précisément chez le Frère de Saint-Gabriel cette charité fraternelle si loyale, si *vraie* et, dans son allure, ce regard franc et direct, cette aisance et cette promptitude à rendre service qui frappent aussitôt chez lui. Toutes choses étant une fois pour toutes mises sur leur véritable plan, le reste va de soi. Et voilà qui est bien de Montfort. S'il est saint qui ait jeté par-dessus bord toute la quincailerie de l'esprit du monde, pour ne garder que l'or pur de l'esprit de Dieu, c'est bien lui. S'il a paru si extravagant, c'est surtout qu'il avait renoncé radicalement à toutes les conventions qu'accumulent les hommes entre eux et qui les fait ne plus se voir, se comprendre et s'aimer. *Dieu seul*, disait-il. Par là, il désignait à ses Fils le droit chemin de la simplicité qui est celui de la grandeur.

Cette simplicité se retrouve dans la piété des Frères. Outre la confession, hebdomadaire, et la communion, aussi fréquente que possible, leur vie intérieure s'ex-

prime en exercice, quotidiens peu nombreux, sobres, sans complications : « Prières du matin et du soir, disent les constitutions, méditation d'une demi-heure, assistance à la sainte messe, examen particulier d'un quart d'heure, lecture spirituelle d'une demi-heure, rosaire, adoration du Saint-Sacrement d'un quart d'heure, prières de l'heure, étude de la religion durant un quart d'heure ainsi que pendant les temps libres des dimanches et des fêtes. » Il est difficile assurément de demander davantage à des existences dévorées par l'œuvre de l'éducation de l'enfance. Mais la part relativement restreinte, donnée aux exercices de piété, a une autre signification. C'est dans la ferveur qui y est apportée, que le Frère doit s'assurer l'équivalent en enrichissement intérieur, d'une vie orante et méditative plus poussée. Le milieu, qui est ici l'enfance, donne à cette vie intérieure une allure de confiance et d'abandon, le caractère de contacts familiers avec Dieu, ses saints, ses anges, plus que d'une contemplation spéculative. La prière est pleine du souci des enfants et de leurs besoins spirituels. L'âme est centrée sur le service du Christ dans la personne des petits. D'où simplification extrême de la vie intérieure. En principe comme en fait, la « petite voie » de sainte Thérèse de Lisieux lui convient à merveille. Par ailleurs la vie entière du Frère étant engagée dans le service de Dieu, il doit faire de l'action continue, du labeur de chaque jour, une prière. Tout est ramené à l'unité de l'intention et du but. Quand il lui a été demandé comment il fallait prier, le Christ ne nous a pas légué autre chose que le *Pater*, mais c'est un monde. Le Frère se complaît dans les prières simples et essentielles qui rendent le son de l'Évangile et il n'est rien dont il enchante et berce son âme comme de la succession des *Ave*.

Tout se tient. Qui a renoncé aux complications d'un amour-propre qui s'attarde à l'esprit du monde, se donne d'un bloc aux âmes. Les Frères de Saint-Gabriel vont à la fine pointe du dévouement. Le don de soi, pratiqué par Montfort jusqu'à l'usure extrême de

son corps, caractérise fortement leur Institut. Poussé à ce degré, il représente une mortification intense et incessante. Aussi bien, la règle n'autorise-t-elle pas les pénitences corporelles extraordinaires sans permission et celle-ci n'est donnée qu'avec la plus grande circonspection. Dans le même esprit, la règle, traitant de la réfection corporelle, prescrit que « la nourriture des Frères sera commune et ordinaire, mais saine, suffisamment abondante et convenablement apprêtée ». C'est que la vie d'enseignement est épuisante et il importe de sauvegarder ce qui est le but même de l'Institut. Le Frère Eugène-Marie, dans cette même circulaire où il interdit le jeûne aux Frères de classe, rappelle que plusieurs Frères « n'écoutant que les inspirations d'un zèle plus généreux que discret se sont mis déjà hors d'état de faire leur classe et le noviciat est lui-même dans l'impossibilité de les remplacer ». La recommandation, qui vaut pour toutes les congrégations enseignantes, est pour celle-ci d'une particulière opportunité. Dans les pensionnats — secondaire moderne ou primaire supérieur — des Frères de Saint-Gabriel, il n'y a pas de surveillants. C'est le professeur lui-même qui ajoute aux fatigues de l'enseignement cette lourde tâche de la surveillance qui, à toute heure de nuit ou de jour, le tient auprès des enfants, dont il partage la vie. A quelque poste qu'il occupe, de classe ou « d'emploi », le zèle du Frère de Saint-Gabriel s'ingénie en mille petits services, menus affluents du grand courant de la charité. Il est toujours là pour la bricole, le coup de main, le remplacement, la besogne de surcroît. Ce bienfaisant réalisme dans la charité est bien de Montfort ; le Frère Nicolas, tirant la langue de fatigue, il le voulait charger sur son dos. Tel Frère que je connais, chargé de la cour des petits, ne se contentait pas de surveiller leurs jeux ; il était attentif à tout, comme le serait une mère, avec la même vigilance tendre. Une chaussure qui se délaçait, risquant de provoquer une chute, une bosse, une égratignure, aussitôt il accourait, pansant ceci,

soignant cela, rajustant les lacets. Nul ne savait comme lui dissiper un chagrin. Les supérieurs pensèrent qu'il serait un infirmier idéal pour l'infirmerie des enfants et, depuis de longues années, il s'y trouve en effet ; avec sa blouse blanche, son bon regard sous les sourcils neigeux, entouré des petits convalescents, gentiment tyranniques, il semble une grand-mère au milieu de ses enfants.

A l'éducation chrétienne, le Frère de Saint-Gabriel doit tout sacrifier, voire, chaque fois que de besoin, des études intellectuelles plus poussées. Le besoin des postes à pourvoir prime tout. Inversement, il arrive qu'un Frère doive quitter l'enseignement pour un autre emploi, si les supérieurs jugent que ce changement est de l'intérêt de l'Institut. Lourd sacrifice pour lui, puisqu'il s'agit de renoncer à la plus fervente aspiration de sa jeunesse religieuse. Comment il le porte, en voici quelques exemples qui montrent bien ce qu'est le dévouement en action et le zèle que propulse le seul amour de Dieu.

Le Frère Odéric, fils d'un pauvre vigneron, professait depuis 1878 la petite classe à l'école du bourg de la Poitevine quand, en 1882, son état de fatigue le fit rappeler à la Maison-Mère de Saint-Laurent. Remis, on en fit un linge. A vrai dire, son bagage culturel était fort réduit et bien qu'il moulât d'une calligraphie impeccable ses fautes d'orthographe, celles-ci n'en subsistaient pas moins. Il reste que le passage sans transition d'une classe à la lingerie est bien fait pour exercer les vertus d'obéissance et d'humilité, mais elles étaient précisément les plus belles fleurs de cette âme simple. A remplir les rayons d'un linge éclatant de blancheur, rangé en piles strictement quadrangulaires, à assurer à des serviettes, transparentes à force d'usage, une survie déconcertante, il apporta cette conscience professionnelle et silencieuse qui était partout sa marque. En 1897, le voilà infirmier à Clavières, dans la Mayenne, puis, après la dispersion de 1903, à Givisiez, Péruwelz, Boechout, en Belgique.

Dans cette fonction, il se révéla un de ces praticiens dont l'empirisme intelligent et dévoué sauve souvent le malade du médecin. Des soins heureusement appliqués, il se haussa à un excellent diagnostic. Ses heures libres, il les consacrait à un bricolage intense dont les bénéficiaires étaient ses chers petits malades. Doué d'un esprit d'économie que son amour de la pauvreté rendait doublement ingénieux et efficace, il trouvait mille manières d'améliorer l'ordinaire, d'entretenir à l'infirmerie un régime fortifiant. De son regard, intelligent et pénétrant, rayonnait sa vie intérieure, candide et fraîche, comme une source. Plus que sur les corps, il était penché sur les âmes des enfants qu'il soignait. Ce qu'ébauchait en elles son exemple déjà si puissant, sa parole l'achevait. Il excellait à les hausser vers celui qui les a tant aimés. Sa présence leur était un charisme. Il est mort pour être accouru, mal remis d'une mauvaise grippe, et tout en transpiration, au chevet d'un de ses petits malades. Une complication pulmonaire l'emporta. A sa manière faite de silence et d'effacement, il avait fait œuvre divine dans son emploi comme il le faisait dans sa classe, portant la pratique des plus difficiles vertus, l'humilité et l'obéissance, au point de perfection.

Le Frère Nicéphore, lui, fut, au bout de quarante ans d'enseignement, en 1897, affecté au plus dur des emplois : celui de quêteur. Ce méridional, originaire du Vaucluse, avait pourtant apporté la plus belle flamme à un ordre de labeur qui ne semble guère prédisposer au rôle de Frère mendiant. Très doué, avec des parties d'artiste, cet instituteur excellent n'avait cessé de pousser, aux heures de loisir, sa culture intellectuelle, de développer ses dispositions remarquables pour la musique et le chant. Mais il s'était avisé qu'il fallait soutenir son Institut, trop souvent à court d'argent, par les moyens qui réussissaient si bien à d'autres. Il laissait entendre, avec un désintéressement magnifique, qu'il accepterait volontiers de se livrer aux collectes nécessaires. Un jour, ses su-

périeurs le prirent au mot et le voilà, désormais délesté de l'enseignement, parcourant Languedoc et Provence, vignobles opulents et sèches terres parfumées, bien accueilli ici, froidement là, rebuté souvent, mais au total réussissant si bien que l'Institut allait pouvoir, grâce à lui, dans les temps calamiteux de la persécution, soutenir ses maisons de formation et ses vieillards. Parfois traqué par la police, prestement expédié par tel évêque hors de son diocèse, accueilli avec mauvaise humeur par certains curés, il eut même la déception d'être fort mal reçu par le patriarche des poètes de langue d'oc, Frédéric Mistral en personne, dont, ce jour-là, la gentille Mireille n'avait point sans doute hanté les songes : « Ce n'est pas moi qui vous ferai des largesses, dit sèchement Mistral, elles seraient mieux méritées par ces ouvriers mineurs que vous voyez là-bas et qui souffrent de si grandes fatigues. » Et le Frère de répondre : « Vous n'en trouveriez pas un parmi ces ouvriers, monsieur, qui consentirait à changer sa corvée pour la mienne. » De tels rebuts froissaient douloureusement sa vive sensibilité, son cœur délicat. Ils lui furent, surtout dans les premières années, une lancinante souffrance morale que sa vertu transforma peu à peu en surnaturelle joie. En 1907, une attaque de paralysie le frappait en pleine rue. En avril 1908, à peu près sur pied, il reprenait son errance vaillante. Huit ans encore, il allait en être ainsi, son corps se refusant de plus en plus, son âme le remettant sans cesse debout, jusqu'au jour — il avait alors soixante-quinze ans — où le soleil, le surprenant en train de gravir une côte escarpée, à l'heure caniculaire, où ne s'agitent que les cigales, le frappa d'une définitive attaque. Humble disciple de Montfort, il avait, pendant vingt ans, pèleriné et mendié sur les routes, portant la Vierge Marie en son cœur qui lui était très dévot. Il mourut le jour de la Vierge, un samedi.

Le Frère Constantin, lui aussi, après avoir été, pendant dix ans, professeur au pensionnat de Saint-Ga-

briel, puis, pendant six ans, directeur de l'école de Pouzauges, qu'il quitta pour prendre la direction de celle de Châtillon-sur-Sèvre, directeur enfin de l'école Gellusseau à Cholet, s'improvisa recruteur et quêteur, au lendemain de la guerre de 1914-1918. C'était une personnalité puissante, truculente, tumultueuse, un chef-né qui partout s'imposait, un entraîneur qui avait les moyens physiques de ses qualités : une constitution robuste et une voix à couvrir les trompettes du Jugement dernier. Partout où il s'engageait, il passait tout entier et ce n'était jamais sans déterminer de vastes remous, parfois des contre-courants, mais des quelques oppositions qu'il rencontrait, il avait vite raison, par sa belle franchise, la droiture de sa nature et sa cordiale rondeur. Extrêmement populaire, il laissait, en tout lieu qu'il quittait, comme une partie de lui-même, de nombreuses et inébranlables fidélités. On était pris par quelque chose de plus fort que son don de sympathie et qui était un dévouement sans mesure.

C'est ce dévouement précisément qui le jeta à une tâche nouvelle et apparemment ingrate. La guerre avait terriblement clairsemé les rangs des Frères de Saint-Gabriel et son cœur si gabrieliste frémissait devant ces vides. Avec un tempérament comme le sien, de telles visions se traduisent immédiatement en action. Il n'attendit pas une obédience : il la provoqua, et bientôt fut sur les routes. Il alla de village en village, enthousiaste, péremptoire, convaincant. Partout il agitait les belles images de l'apostolat par l'école. Les résultats furent étonnants : les recrues levaient, nombreuses, sous ses pas. Lui, ne les trouvant jamais assez abondantes, lâcha la bicyclette dont il usait pour la moto. L'auto vint ensuite, mais sa fougue native ne maîtrisant pas suffisamment sans doute ses réflexes, le Frère Constantin connut des accidents mémorables. On lui donna un chauffeur. Du coup, cinq départements virent passer et repasser ce virtuose de l'apostolat pédagogique. C'est chemin faisant que le

Frère Constantin s'avisa de faire coup double : le recruteur se doubla du quêteur, et celui-ci valait ce-lui-là. Le supérieur général était déjà heureux ; l'éco-nome le fut à son tour. Le Frère Constantin usait des moyens classiques de la quête à domicile sur bonnes adresses, mais surtout des autres, ceux que lui sug-géraient une ingéniosité peu commune et dont l'étour-dissante énumération serait trop longue ici.

On ne se donne pas avec cette généreuse plénitude sans que le corps humain fasse sentir la précarité de sa condition. Traversé de rhumatismes, le Frère Constan-tin, en 1938, dut connaître le repos, lui qui n'avait jamais souhaité que celui de l'éternité. Sa volonté mata ses nerfs et leur souffrance. Il ne pouvait plus aller aux autres, mais les autres allaient à lui. Ce vieux reli-gieux de soixante et onze ans dont les membres étaient noués, comme un vieux cep, par les rhumatismes dé-formants, prodiguait à tous une jeunesse impérissa-ble, un imbattable optimisme, un entrain vainqueur. Il contait les belles histoires de la Vendée militaire, qu'il connaissait comme personne, écrivait des souve-nirs, émouvants d'accent apostolique, mais dont la ver-deur de ton ne fait pas une lecture pour les vieilles filles. La Maison-Mère de son cher Institut et ce pensionnat qu'il aimait tant, il les couvait du haut de sa fenêtre, d'un ardent regard. Jusqu'au jour de sa mort qu'annonça, en mai 1943, une crise d'urémie, il garda sa prodigieuse vitalité. Quelques minutes avant de mourir, il parlait de se rendre, vaille que vaille, aux vêpres. Une défaillance soudaine jeta ce grand vivant selon le cœur de Dieu dans l'éternelle vie.

Le cas du Frère Constantin souligne une particu-larité remarquable de l'Institut, c'est que des per-sonnalités de cette originalité et de cette trempe, qui feraient craquer d'autres cadres religieux, s'y dé-ploient à l'aise et rentrent dans le courant normal sans le faire déborder. Et ce n'est pas un cas exceptionnel ; ce l'est d'autant moins que l'esprit même de l'Insti-tut dilate, au lieu de les étouffer, les ressources du

tempérament en ce qu'il a de plus personnel. Je sais un Frère, directeur d'un important pensionnat de bretonnante Bretagne, qui, pendant l'occupation alle-mande, et de ce fait, fut la providence humaine d'un département et même, je crois bien, des départements voisins. Homme d'action dévorante et qui ne tient pas en place, d'un cran et d'un aplomb imperturbable, poussant au génie l'application du système D, se fai-sant de l'obstacle un auxiliaire, remarquablement équipé pour les temps difficiles et les solutions héroï-ques, que de gens et de collectivités locales n'a-t-il pas tirés d'affaire ! Préfecture, évêché, administrations di-verses se disputaient le Frère D... Il faut un quinze tonnes pour Paris ? Le voilà. Ici et là le pain manque ? Qu'à cela ne tienne ! et bientôt les miches dorées de pleuvir. Quant aux jeunes gens que le Frère a sauvés de l'oiseau de proie germanique, ils sont légion. Tout cela à la barbe des Allemands qui, faute de compren-dre, ahuris devant ce tourbillon fait homme et reli-gieux, entrent dans l'aura d'admiration qui l'envi-ronne. La Gestapo s'en mêla bien mais en fut pour ses frais. De tels cas, pour être liés à un tempérament et à des circonstances exceptionnels, n'en sont pas moins significatifs.

Tout cela est caractéristique aussi de l'esprit mission-naire, de même que l'affectation des Frères et leur manière de faire l'école. Ils sont toujours prêts à se rendre en tout poste où ils pourraient servir utilement la cause de l'éducation chrétienne des enfants, si humble et abandonné que soit ce poste et qu'il se trouve à la ville ou à la campagne¹. Il est de l'es-pirit comme de la tradition gabriélites de prendre, s'il le faut, ce dont les autres ne veulent pas. Nou-

1. Le Frère Augustin prétendait que la vocation du P. Deshayes avait été « de compléter celle du vénérable de la Salle, c'est-à-dire d'établir pour les campagnes des instituteurs reli-gieux, comme ce dernier l'a fait pour les villes ». On se de-mande comment le Frère Augustin a pu écrire ceci en 1838, alors que lui-même reçut du P. Deshayes son obédience pour Montmorillon, qui n'est pas un village, et que le même P. Des-

veau témoignage de cette simplicité qui est l'âme de l'Institut... Par ailleurs, les supérieurs majeurs n'ont jamais hésité, durant de longues années, à pourvoir tels postes qui ne comportaient qu'un seul titulaire. Les inconvénients de l'isolement, de la privation de toute vie de communauté ne leur ont pas paru balancer le bien à faire. Aujourd'hui, il est peu de Frères isolés. Au temps où ce cas était fréquent, il est admirable de constater comme ils ont su, tout comme un Frère Nicéphore pérégrinant seul pendant vingt ans, sauver dans l'ensemble leur vocation, mieux que cela : en sublimer l'accomplissement par l'acceptation généreuse de la solitude.

Le Frère directeur campe avec ses adjoints dans la paroisse, surtout rurale, dont son école est une des articulations maîtresses, à la façon de Grignon de Montfort quand il missionnait sur place, pendant un mois, souvent deux. Il ne prend plus ses repas, comme autrefois, à la table du curé ; lui et les Frères adjoints sont « à leur ménage ». Ils forment une petite communauté authentique, avec son règlement, adapté au lieu et fixé par le Frère Provincial. Ils n'en prennent pas moins conscience active de ce que leur école est une école *paroissiale* ; leur collaboration avec le curé est assidue. Le Frère Eugène-Marie, dans une de ses circulaires, les avertit qu'ils doivent en être les humbles auxiliaires. « Ce n'est pas notre œuvre que nous faisons, précise-t-il, mais l'œuvre de ceux qui daignent nous appeler. » C'est bien là l'esprit de la mission, telle que la pratiquait Montfort. Les constitutions sont d'ailleurs formelles sur ce point : « Les Frères auront beaucoup d'égards... en particulier pour M. le curé de la paroisse ; convaincus que, de l'union avec

hayes avait fondé des écoles à Loudun, à Châtellerault, à Paimbœuf. Ce qui est exact, c'est que, le P. Deshayes ayant décidé qu'un Frère pourrait occuper isolément un poste, ce à quoi M. de la Salle n'avait jamais pu se résoudre, la campagne, qui manquait de maîtres, était largement ouverte aux Frères du Saint-Esprit ; de ce fait, ils y affluèrent plus particulièrement.

leur pasteur, dépend le bien qu'ils sont appelés à faire, ils entreront dans ses vues en tout ce qui sera conforme à l'esprit des constitutions. »

L'action paroissiale des Frères est considérable par le seul fait qu'ils ont en charge l'instruction et, dans une large mesure, l'éducation générale des enfants. Elle va souvent au delà. Le Frère Nectaire — Auvergnat de vieille souche paysanne et chrétienne — exerça une profonde influence dans la commune de Tauves, en Auvergne, et la région avoisinante. En 1871, il était envoyé à l'école de ce bourg, où il professa la petite classe, puis la seconde, puis la troisième, jusqu'en 1883 où il en devint directeur, pour le rester jusqu'à sa mort, survenue en 1935. Educateur parfait, joignant la bonté à la fermeté, plein de bon sens et de sûr jugement, mûrissant doucement au bon soleil de l'expérience ces solides qualités et bien d'autres, il ne se contentait pas de mener à merveille les 250 élèves de cette école, dont plusieurs furent conduits par lui à la vocation gabriélite ; il conseillait et guidait les familles qui, de plus en plus nombreuses, recouraient à lui. En 1904, sur les instances du maire et des conseillers municipaux, il accepta d'ajouter à ses fonctions celles de secrétaire de mairie. Il s'en acquitta, notamment pendant la guerre de 1914-1918, avec tant de sagesse, de sens administratif et de dévouement, qu'il fit autour de lui, à dix lieues à la ronde, l'unanimité de la reconnaissance et de la vénération. La sécularisation le surprit en 1904, en sorte que sa photographie nous lègue le souvenir d'un bon vieillard à redingote et bonnet noir, pareil, entre ses favoris, à quelque tabellion débonnaire. Mais il n'était sécularisé que d'habit. M. Annet Ducros restait le Frère Nectaire, le religieux humble et de grande vie intérieure, uni de toute son âme à sa chère congrégation. S'il laissait si libéralement venir à lui les visiteurs, c'était pour faire quelque bien à leurs âmes et la question religieuse, surtout auprès des malades, venait vite en son propos. Son humilité s'inquiéta de la

rosette d'officier d'académie qui lui fut conférée en 1924 et nul doute que sa confusion eût tourné à l'abatement, s'il avait pu prévoir les obsèques qui lui seraient faites. La montagne environnante se vida ce jour-là de sa population. Six cents hommes suivirent son cercueil.

Nombreux sont les Frères de cette génération — tel un Frère Traséas, directeur de l'école de Machecoul¹ — qui, loin de se confiner dans leur école, ont fait rayonner leur apostolat, discret mais fervent, sur la paroisse et la commune au point que celle-ci ni celle-là ne se concevaient sans eux. Les mœurs du temps de leur jeunesse, heureusement attardées en des pays comme la Vendée ou l'Auvergne, leur permirent certains moyens d'influence qui ne s'accordent plus avec une mentalité fortement évoluée. Mais d'autres moyens s'offrent au jeune Frère d'aujourd'hui. Sans doute, l'accroissement de la population scolaire, les programmes plus chargés qu'autrefois lui prennent toute sa journée. Mais, dans le seul cadre de la vie scolaire qu'il ne doit pas déborder, quelles magnifiques possibilités d'action sur le pays immédiat ! Et d'abord il garde le contact avec ceux qui, formés par lui quand ils étaient enfants, restent ses amis en devenant jeunes gens, hommes faits, chefs de famille. Les grandes organisations catholiques d'enfants — Cœurs vaillants et Croisés eucharistiques — ont leurs membres sur les bancs de son école et, par là, sur le seul plan scolaire, il participe aux œuvres paroissiales ; il peut agir en

1. Après avoir occupé d'autres postes — notamment Olonne pendant dix ans — le Frère Traséas fut, de 1882 à 1912, directeur de l'école de Machecoul, où il mourut âgé de quatre-vingts ans. C'était une manière de grand-père de cette importante paroisse vendéenne. Tous les pères de famille machecoulais n'avaient-ils pas, enfants, passé par ses mains ? Il les avait instruits, formés selon les plus antiques méthodes pédagogiques mais surtout de toute son âme qui était celle d'un religieux parfait, observateur impeccable de sa règle. Très populaire et aimé de tous, il était appelé, avec la plus affectueuse familiarité, « le petit Père Tranquille ». Il n'était pas dans la ville un foyer où il ne fût chez lui.

profondeur par son conseil sur les parents des enfants ; enfin, depuis quelques années, il professe des cours du soir d'ailleurs pratiqués depuis longtemps dans les écoles gabriélistes, où il dispense un enseignement artisanal, agricole, régional, adapté aux temps actuels, d'ordre à la fois théorique et pratique, et ces cours rassemblent, en des bourgs, pourtant de médiocre importance, jusqu'à quatre-vingts et cent auditeurs.

Cet apostolat du Frère, au delà de l'instruction proprement dite des enfants, est plus ou moins rayonnant suivant le degré de collaboration que le curé, seul maître en la matière, juge bon d'accepter de lui. Les cas sont divers. Le passage tumultueux du Frère Constantin dans la paroisse de Pouzauges, quand il vint prendre la direction de la nouvelle école, suffoqua de prime abord le curé-doyen. La personnalité du Frère Constantin était un aimant magnétique ; il n'en abusa pas, mais ses méthodes, d'une vive originalité, ne s'accordaient pas toujours avec celles du curé, surtout quand celui-ci s'appela l'abbé Bureau (dont la mémoire est restée en vénération dans le clergé vendéen). Il y eut entre eux telle entrevue où la voix fracassante du Frère Constantin suivit un impressionnant crescendo. Mais c'étaient, de part et d'autre, de grands cœurs qui se retrouvaient dans l'amour des âmes et le culte de la justice. S'étant une bonne fois « reconnus », leur collaboration devint parfaite... Ailleurs, le curé n'entend pas partager la moindre parcelle de son autorité et de son influence et il appartient alors au Frère de se souvenir des sages recommandations de ses constitutions. Dans de nombreux cas, par contre, le curé fait le plus cordial appel à la collaboration du Frère qui dirige son école, quand il a distingué en lui les qualités et les vertus qui la peuvent rendre féconde. Ainsi faisait le doyen de Saint-Jean-de-Monts, le chanoine Pignon, à l'égard du Frère Marie de Montfort, religieux d'éminente vertu et d'un admirable esprit de pauvreté. Il l'utilisait largement, le pressant de donner des conférences

aux jeunes gens de son patronage, d'organiser des séances récréatives, de tenir les grandes orgues à l'église, de former la clique. Loin de prendre ombrage de son influence personnelle, si bienfaisante, il s'en réjouissait. Quand le Frère Marie de Montfort mourut, en 1934, après avoir, pendant vingt ans, semé à pleines mains son dévouement, le doyen éleva sur sa tombe une louange mémorable : « Notre cercle, dit-il notamment, absorbait... une grande partie de son activité et combien heureux et fier il était de le voir fréquenté par un nombre toujours croissant d'hommes et de jeunes gens ! Pour tous, il fut l'ami fidèle et le conseiller prudent. Toujours il s'est fait l'auxiliaire précieux du clergé... *Il ne comptait jamais avec le temps et la peine, et il n'avait pas de passion plus grande que celle de se donner et de se sacrifier.* »

L'idéal gabrieliste est inscrit en lettres d'or dans cette dernière phrase. Elle vaut pour le supérieur comme pour le subordonné. Un Frère Louis de Gonzague, premier provincial de la province du Midi, qui fut directeur de l'école de Lorgues, sous le P. Deshayes, et vécut assez pour assister aux fêtes romaines de la béatification de Montfort, était omniprésent dans l'extraordinaire comme dans l'ordinaire. Ainsi se jeta-t-il à corps perdu dans l'épidémie de typhoïde de 1860, ne pensant qu'à arracher les malades à la double mort, temporelle et spirituelle. Ainsi fit-il des maisons de sa province, en 1870, des ambulances où ses Frères se dévouèrent, plusieurs jusqu'à en mourir. Un Frère Damase, provincial du Centre, légendaire par sa bonté, se prodiguait jusqu'à l'extrême usure physique, répondant, à ceux qui l'engageaient à se reposer quelque peu, qu'il préférerait « mourir debout ». Et des Frères d'emploi, quelle merveilleuse galerie d'héroïques laborieux ne pourrait-on dresser ? Leurs notices nécrologiques, quand je les feuillette au hasard de la *Chronique* de l'Institut, me ravissent. Ce Frère Eugène ! Cuisinier d'un bout à l'autre de sa vie religieuse, il ne vivait qu'en

Dieu, sans que, d'ailleurs, sa cuisine en souffrît. Tel était son recueillement que rien ne le pouvait occuper, hors ce qui intéressait sa conscience professionnelle. L'univers entier eût pu traverser sa cuisine sans que son regard quittât le fourneau qu'il surveillait, le chapelet à la main. Il n'aurait vécu, quant à lui, que de pain sec, si l'obéissance le lui avait permis ; du moins se nourrissait-il de ce dont les autres ne voulaient pas, de rebuts où parfois grouillaient les vers. Tellement enfoncé dans l'ombre qu'une canonisation ne saurait où le prendre, il rivalisait, en humilité et mortification, avec les Pères du désert. Il lui arrivait de projeter son humilité dans la conscience des autres, de façon parfois bien imprévue. Quand son propre Frère consanguin, le Frère Hubert, fut promu au généralat : « Comment ! lui dit le Frère Eugène, vous avez osé accepter une telle charge ! Avez-vous oublié ce que nous sommes, d'où nous venons ! C'est trop pour vos épaules ! » Sa vie est faite de traits qui semblent de la légende dorée. La note dominante, ici encore, c'est l'intensité d'un labeur qui, par l'esprit qu'il y apportait, était un oraison continuelle.

Au terme de telles vies, la mort n'est plus pour les Frères le royaume des épouvantements. « Ah ! s'écriait quelques jours avant sa mort le Frère Louis-Victor — dont la tuberculose eut raison, comme il avait quarante ans — Ah ! les saints ! Les saints ! Qu'ils viennent donc nous chercher sur cette terre de misère, où nous sommes toujours en danger d'offenser Dieu. » Et ceux-là qu'emporte le mal impitoyable, en la fleur de leurs vingt ans ? « Quand je pense au bon Dieu que je vais voir, s'exclame avec ardeur le jeune Frère Albert-Stanislas, j'ai envie de bondir de mon lit. Je suis trop heureux. » La même cantilène de joie s'échappe des lèvres du Frère Amance expirant. Sa vie religieuse si brève avait été une lutte, énergique et victorieuse, contre son tempérament ardent, son caractère généreux, mais violent. Sa vertu fut plus forte que les puissances obscures qui se cabraient en lui.

Au témoignage du Frère Eugène-Marie « jamais il ne considéra ses supérieurs que comme ses pères et ses meilleurs amis ». Cette filiale obéissance le soutint dans son combat et c'est d'une âme très pure et très méritante que, sentant sa mort prochaine, il aspirait à prononcer ses vœux perpétuels. On lui accorda de faire profession par anticipation. Ce lui fut un jour de lumière. Maintenant, la mort pouvait venir et elle vint, en effet, très vite. Il la vit s'approcher avec une surnaturelle ivresse : « Je suis un peu inquiet au sujet de la joie dont je surabonde, confia-t-il au supérieur général ; je n'ai aucun sentiment de crainte et c'est pourquoi je crains d'être dans l'illusion... Oh ! que je suis heureux ! » Heureux ! Ce mot revient comme un leitmotiv incessant quand il s'agit de Saint-Gabriel ; il illumine l'apostolat des Frères ; il rayonne sur le front des morts. Un enfant, futur membre marquant de l'Institut, disait à sa mère, qui lui demandait le pourquoi de sa vocation gabriélite : « Je veux être Frère parce qu'ils ont toujours l'air d'être heureux. » Ainsi Montfort avait-il vécu, joyeux, parmi des tribulations sans nombre. Ainsi était-il mort, en chantant son cantique : *Allons mes chers amis — Allons en Paradis — Quoi qu'on gagne en ces lieux — Le Paradis vaut mieux.*

Les Frères de Saint-Gabriel procèdent d'ailleurs de Montfort par bien des traits encore. Montfortaine, cette âme mariale qui fait des Frères les chevaliers servants de la Vierge ; montfortaine, cette manière tout unie, toute droite, d'aller à Dieu, et cette simplicité foncière, dans la dévotion, dans l'action ; cette franchise et ce franc-parler dans les rapports humains ; montfortain, ce caractère missionnaire de leur apostolat pédagogique, qui les rend à chaque instant « prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera », avec un entrain obstinément juvénile, jusque sous le poids des années, qui leur donne tant de souplesse d'adaptation, d'ingéniosité et de variété dans les moyens et les méthodes, et aussi ce sens du débrouillage et du

bricolage qui leur fait tirer parti de tout pour la plus grande gloire de Dieu ; montfortain, ce dévouement à l'objet propre de leur apostolat : l'éducation chrétienne de l'enfance ; montfortains, cet entrain conquérant, cette initiative toujours en mouvement, qui ne laisse pas s'engluer la volonté dans la routine et la passivité ; montfortaines encore, cette révérence pour le clergé, cette collaboration active avec lui qui les font s'ajuster au mouvement général de la vie paroissiale ; montfortaine enfin, cette prédilection pour les Jésuites auxquels ils ont emprunté quelques méthodes majeures de formation religieuse qui les aident précisément à réaliser avec plus d'ampleur l'idéal de Montfort. Au vrai, ce qui distingue les Frères de Saint-Gabriel des congrégations similaires, c'est le ferment montfortain.

Pour des raisons, dont l'histoire rend compte, ce ferment a joué, pendant longtemps, comme un instinct atavique ; jusqu'aux débuts du XIX^e siècle, les Frères ont spirituellement vécu de la règle, probablement assez embryonnaire, léguée par Montfort, mais plus encore du charisme émané du tombeau, d'une tradition vivante dont ils étaient tout imprégnés, qui a pénétré, à l'exception du Frère Augustin, les éléments nouveaux importés par le P. Deshayes et qui a tout naturellement passé de la maison du Saint-Esprit à la maison Supiot. Jusqu'en 1888, les supérieurs généraux, sans oser, pour les motifs que l'on sait, faire passer dans la règle ou autres textes officiels la déclaration d'une filiation qui était dans la vie, ont développé dans leurs circulaires une spiritualité toute montfortaine ; les Missionnaires, de leur côté, par leur ministère toujours très actif à Saint-Gabriel, ont contribué, jusqu'à cette date, à l'entretenir chez les Frères. Enfin le chapitre général du 4 juin 1888 consacra officiellement le fait historique, sur lequel, à leur tour, se sont explicitement fondées les nouvelles constitutions de l'Institut.

Même après sa mort temporelle, Montfort n'aura

rien fait comme les autres. Ce qu'il y a d'exceptionnel dans l'origine de ses fondations, subsiste dans leur développement. Pour ses propres Fils, il a été longtemps, il reste encore, à la fois le plus agissant et le moins connu des fondateurs. J'ai dit le long oubli où fut tenu le *Traité de la vraie Dévotion à la Sainte Vierge*¹. Le *Secret de Marie*, la *Prière pour demander à Dieu des missionnaires* sont aussi de notoriété relativement récente. La biographie critique de Montfort est loin d'être écrite. Nombre de ses manuscrits importants n'ont pas encore vu le jour, notamment les notes qui devaient servir à l'élaboration des sermons. Sa spiritualité n'a pas fait l'objet, jusqu'à nos jours, d'études approfondies, exhaustives. Elle n'est méthodiquement enseignée dans les noviciats de Saint-Gabriel que depuis peu². On pourrait allonger la liste de ces particularités étonnantes. Elles sont la preuve la plus saisissante qui soit de l'intensité de la vie surnaturelle léguée par Montfort et de la fidélité des Frères au souvenir de leurs origines, si intense en vérité que la carence des textes, les obscurités de la vie du fondateur n'ont rien pu là contre. Il faudra bien qu'un jour les écrits non encore publiés de Montfort, et les précieux manuscrits qui peuvent jeter sur certains points

1. Il y a, dans le *Traité de la Vraie Dévotion*, un curieux passage où Montfort semble avoir prophétisé cet abandon : « Je prévois bien des bêtes frémissantes, qui viennent en furie pour déchirer, avec leurs dents diaboliques, ce petit écrit et celui dont le Saint Esprit s'est servi pour l'écrire ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre afin qu'il ne paraisse point. » Certains ont cru discerner les Jansénistes dans ces « bêtes frémissantes ». Il est certain que les Jansénistes n'aimaient point Montfort et le lui ont fait sentir. Mais leur rôle, dans la vie du grand apôtre, a certainement été exagéré. On voit mal aussi comment ils auraient, au cours du XVIII^e siècle, empêché de paraître le *Traité*, les *Missionnaires* ayant certainement bien trop le courage de leur foi pour se laisser impressionner par leurs clameurs. Le certain est que « les ténèbres et le silence » des coffres ont eu toujours — ont encore — une mystérieuse et excessive prédilection pour les documents montfortains.

2. Au début du XX^e siècle encore, le Frère Louis-Victor, religieux d'éminente vertu, se plaignait que le *Traité de la Vraie Dévotion* ne fût pas assez familier aux Frères.

importants de sa vie de précieuses lumières, sortent des limbes où ils sont confinés. On peut imaginer ce qu'il adviendra le jour où la puissante personnalité de Montfort aura fait sauter, une bonne fois, la pierre de son tombeau. A la façon de grandes eaux enfin libérées, une poussée nouvelle de son esprit irriguera, d'une vitalité accrue, l'Institut des Frères de Saint-Gabriel. Tout s'est passé et se passe comme si la pleine révélation des virtualités magnifiques de sa sainteté ne devait se produire qu'en ces Derniers Temps dont il a parlé et où nous voici peut-être entrés.